

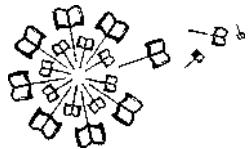
DES VIES SI PROCHES

SYLVAIN DUTRIEUX

Les Mots qui portent

SYLVAIN DUTRIEUX

DES VIES SI PROCHES



© Les Mots qui portent, 2023
9, route des Noyers · 03210 Gipcy
www.lesmotsquiportent.fr
Tous droits réservés

ISBN : 978 2494 830059
Dépôt légal 2024



www.lesmotsquiportent.fr

Les Mots qui portent

À mes parents, qui m'ont appris les deux seules choses
qui comptent vraiment en ce monde:
la capacité de s'émerveiller et celle d'aimer.

À ma grand-mère, qui aimait tant les oiseaux.

« La beauté de la vie dépend de ton regard,
même si pour la paix ce monde est en retard. »
Keny Arkana, *Ils ont peur de la liberté*





PROLOGUE

LA NATURE EST UN THÉÂTRE ET J'EN SUIS LE SPECTATEUR

Caché derrière une toile de camouflage, dans un buisson, sous un arbre ou allongé dans les herbes, l'angle de vue du photographe animalier est toujours réduit: la scène est délimitée, les acteurs apparaissent, jouent leur représentation puis disparaissent. Leur jeu d'acteur est parfois drôle, parfois émouvant, parfois triste, toujours inattendu, toujours renouvelé. Comme au théâtre, le spectateur ne sait à quoi s'attendre. Comme au théâtre, le spectateur doit se taire. Comme au théâtre, le spectateur doit s'effacer devant la performance de ceux qui sont sur scène. Comme au théâtre, enfin, le spectateur sort de la salle avec des souvenirs et le cœur empreint d'émotion.

L'acte premier de cette longue pièce s'est joué il y a plus de trois ans. Ma mère m'avait demandé de l'accompagner, un soir, sur la crête de la falaise d'une ancienne carrière. Elle voulait apercevoir le grand-duc d'Europe qui nichait quelque part dans la paroi. Sans y croire, mais bercé par la perspective agréable d'admirer un coucher de soleil depuis les hauteurs de mon village, je l'ai suivie.

Contre toute attente, nous l'avons vu: sans un bruit, ses immenses ailes ont survolé nos têtes et le hibou s'est posé à quelques dizaines de mètres de nous, nous considérant avec un air hirsute.

Aurais-je commencé la photographie animalière si ce soir-là nous n'avions rien vu ? Nul ne saurait le dire. Mais aujourd'hui, après tant d'heures passées à guetter cet oiseau et si peu à le voir, je ne peux que mesurer la chance que nous avons eue. Le rapace s'était montré, opérant un déclic dans mon esprit: oui, il était possible d'apercevoir les bêtes sauvages autour de chez moi.

À la suite de cette rencontre, je me suis acheté un petit appareil photo et j'ai commencé à silloner la garrigue avec, toujours, une obsession en tête: ne pas déranger. J'avais été éduqué par les livres et les réseaux sociaux et une évidence apparaissait au gré de mes apprentissages: la nature est fragile. Pénétrer son intimité présente toujours un risque. Il faut le faire avec conscience et bienveillance. Ne pas chercher la photo à tout prix. L'appareil est pour moi un prétexte: celui nécessaire pour passer des heures déguisé en buisson sans être pris pour un aliéné.

D'aventure en aventure, je me suis fait emporter. Un chevreuil sur le bord d'un chemin portait mon regard vers une percée dans une haie; de l'autre côté, j'y trouvais un martin-pêcheur d'Europe. En attendant celui-ci, le cri d'un pic-vert me donnait l'objectif de la prochaine sortie. En allant chercher ce dernier, je tombais sur la coulée d'un renard roux dans les herbes hautes. Et ainsi de suite. Nul besoin d'aller loin pour rencontrer des animaux extraordinaires: une multitude danse dans la nature quand l'humain n'y est pas – ou lorsqu'il sait se rendre invisible.

Mon objectif, c'est qu'à travers ces quelques pages vous partiez à la rencontre de la faune sauvage de proximité.

Mon objectif, c'est qu'en refermant ce livre vous soyez tombé amoureux de toutes ces créatures. Mon objectif, c'est d'apporter un peu de considération à toutes les bêtes sauvages qui nous entourent. Parce que considérer quelque chose, c'est déjà le protéger un peu.

LES COULEURS DE L'ÉVEIL



6h15. L'aube se dévoile à l'est. Ma voiture louvoie avec souplesse sur les routes au nord du pic Saint-Loup. J'aime les prairies qui défilent. On dirait l'Aubrac: partout, des pierres saillantes ponctuent l'herbe rase colorée par les fleurs du printemps. Sur le tableau de bord, une tasse de café chaud embaume l'habitacle de l'odeur du matin. Le parfum des possibles. Mes fenêtres sont entrouvertes. Dehors, la nature a déposé un fard sur le silence de la nuit: la chorale des oiseaux a déjà commencé.

RENCONTRE

À trente kilomètres de mon village, un cours d'eau laboure la garrigue. Il y a deux jours, je m'y suis rendu et je me suis assis au bord de la route. Photographe des petits chemins, je n'avais avec moi qu'un appareil photo, des jumelles et une espérance: observer une espèce d'oiseaux migrateurs venue d'Afrique pour se reproduire près de chez moi.

Assis sur la bordure de la chaussée usée, effleuré par la douce chaleur du soleil naissant et enveloppé d'une aubade jouée par les oiseaux en bas, dans la vallée, j'aurais pu me contenter de ce moment brut, mais vrai. La nature nous laisse toujours avec

des sensations, parfois avec des souvenirs. En ce matin de printemps, elle allait me donner les deux.

L'attente n'a pas duré : depuis le chœur amalgamé de tous les oiseaux chanteurs, un son nouveau, différent, a surgi. Un son perlé, aigu, un staccato-friandise pour les tympans. Une caresse, rien de plus qu'un effleurement. On ne peut se tromper. Alors, j'ai passé quelques longues minutes à scruter le paysage. Et je l'ai vu. Mon premier guêpier d'Europe. Un oiseau fréquent dès le printemps et jusqu'à la fin de l'été, auquel je n'avais jamais porté la moindre attention. C'est mon premier printemps depuis que la grande indifférence vis-à-vis du monde qui m'entoure m'a quitté. Je découvre une nature que je vois depuis trente ans et que je n'ai pourtant jamais vraiment regardée. Un jour, elle m'avait rappelé à l'ordre : *Homme ignorant !* m'avait-elle dit, *ne meurs pas sans avoir connu ma beauté intime !*

Je la trouvais effrontée : c'était un peu sa faute, après tout ! En dépit de sa grande sagesse, elle avait commis l'erreur de cacher ses âmes aux yeux des humains. L'objectif était noble : protéger ses vies sauvages de nos actes. Malheureusement, elle n'avait pu prévoir un effet pervers : l'humain ne se soucie pas de ce qu'il ne connaît pas. En éloignant ses créatures des humains, elle les avait plongées dans le néant de nos consciences. S'en était suivi un grand drame : nous n'avions pas appris à vivre avec elles. Il arrive, bien sûr, que nos deux mondes interfèrent : nous les pourchassons pour les massacrer, nous les écrasons sur nos routes, nous exterminons leurs habitats, nous les déboussolons avec nos feux d'artifice, nous les débroussaillons avec nos engins à lames, nous les aveuglons avec nos lumières nocturnes, nous les empoisonnons avec nos produits chimiques. De leur côté, parfois, elles défèquent

sur nos terrasses ou grignotent dans nos champs : pour un tel affront, nous les criblons de plombs.

Je fis remarquer à la nature que sa beauté intime ne se montrait jamais – si ce n'est sur le bord des routes, en forme de confiture – et elle reconnut son erreur. Elle me désigna un judas. Il donnait sur un monde que je sillonnais depuis des années et dont je ne connaissais quasiment rien. En même temps qu'elle m'avait désigné le judas, la nature m'avait donné la clé pour ouvrir la porte : l'observation. J'avais passé trente ans à côtoyer le guêpier d'Europe sans jamais le voir. Le réveil fut d'autant plus agréable qu'il était tardif.

Ce matin-là, j'ai pris une claque. Les yeux rivetés sur les jumelles, j'ai réalisé que l'humain est une drôle de créature, aveugle à des beautés étourdissantes tant qu'il ne s'y intéresse pas. J'ai songé qu'une rencontre fortuite pouvait vous réveiller un esprit. J'ai compris qu'un tout petit rien pouvait bouleverser une vision du monde.

Le guêpier d'Europe prend sa part dans la quintessence de la nature. C'est un oiseau splendide dont le ventre est nappé de la couleur de la turquoise, dont le dos est un dégradé de toutes les nuances d'ocre, virant du jaune au marron et dont la tête est un rappel de toutes ces couleurs, zébrées d'une raie noire comme le masque de Zorro, armé d'un bec long et affûté comme une épée. Son œil rouge lui donne un air mauvais, mais on lui pardonne tant il est beau.

Durant deux jours j'ai espionné les guêpiers, d'abord de loin, puis en resserrant quelque peu mon étreinte. J'ai ainsi pu localiser leurs nichoirs favoris, en plein dans le cours d'eau partiellement à sec.

ÉCHAPPÉE MULTISENSORIELLE

Je gare ma voiture le long de la route étroite prise entre un chapelet de collines et le ruisseau. Je sors. Aussitôt, la fraîcheur de ce matin de mai me saisit tandis que des odeurs de miel s'immiscent dans mes narines. Le chant des oiseaux babillards résonne dans la vallée de l'autre côté de la route et promet beaucoup. Pas la moindre habitation à des kilomètres à la ronde. Dans le crépuscule agonisant, je récupère mon matériel et traverse la route, un sentiment indescriptible de liberté, de bonheur et d'euphorie bouillonnant en moi. J'emprunte un large chemin que j'abandonne au bout de quelques mètres, bifurquant vers un immense champ en jachère. Je porte mes jumelles à mon visage. Je dois traverser ce champ. De l'autre côté, le ruisseau le longe et c'est à cet endroit précis que j'ai localisé la colonie de guêpiers. Un balayage attentif me confirme l'absence des oiseaux jaspés. Cela ne m'étonne guère: en général, ils ne dorment pas là où ils creusent leurs terriers. Je vais donc avoir le temps de me cacher sans les déranger.

Je m'engage dans la plaine. Mes pas sont étouffés par la végétation humide. Au sol, l'absence de culture a permis aux plantes typiques de la garrigue de recoloniser l'espace: lin vivace, dont les pétales bleus légers comme de la soie tombent le soir et sont remplacés par de nouvelles fleurs le matin venu; potentilles de Neumann qui marient à la perfection leurs fleurs jaunes à celles du lin; grémil ligneux dont les fleurs bleu violacé me donnent toujours la sensation d'être de petites lumières scintillantes tant elles offrent un dégradé brillant. Des dizaines d'autres plantes se côtoient et je ne peux toutes les identifier. Je marche en évitant les fleurs, laissant aux insectes leur précieuse source de nourriture et leurs refuges. Je longe

la bordure du champ, attentif à ne produire ni bruit ni geste brusque, progressant à pas lents et contrôlés, l'œil balayant l'horizon comme un radar rotatif. J'arrive bientôt à l'orée de la parcelle en friche: le terrain s'interrompt et plonge en pente abrupte jusqu'au cours d'eau, deux mètres plus bas. Ce petit ru dessine une veinule qui sépare les prairies, certaines sauvages, d'autres cultivées. Sur la berge opposée, je distingue les différentes strates, allant d'une terre argileuse en surface jusqu'à une couche quasiment sableuse au fond du lit de la rivière, là où un mince filet d'eau s'écoule, vestige des pluies diluvienques qui se sont abattues quelques jours plus tôt. Je repère une sorte de balcon naturel à mi-hauteur de la berge et je m'y rends furtivement, traçant ma route dans un lacis de branches séditieuses. Je sors ma toile de camouflage et l'étends entre un jeune chêne kermès et une coronille aux branches épaisses, puis j'installe mon appareil photo sur son trépied. En face de moi se trouve un buisson mort dont seules les branches ont résisté au passage de l'eau. La veille, j'ai vu des guêpiers se poser sur ces vieilles tiges. J'ajuste les réglages de mon appareil et cadre au mieux: s'ils viennent se poser, il faudra bouger à l'économie, les oiseaux ayant une vue et une ouïe extrêmement fines. Je regarde mon petit écran LCD: la mise au point est faite sur la branche et, derrière, un joli bokeh composé de nuances de vert harmonise l'arrière-plan. Je suis prêt.

J'attends.

La rivière produit un frémissement agréable. Par endroits, elle forme des vasques d'eau translucide que les roches calcaires très blanches, sous la surface, rendent turquoise. Plus en aval, une falaise immaculée de six mètres dessine un coude et dévie le cours d'eau, l'envoyant dans la steppe aride un peu plus en aval.



De mon emplacement, je ne vois pas le champ d'où je viens, car la berge grimpe à un mètre au-dessus de ma tête et me cache tout horizon. Comme la position devient difficile à tenir, j'utilise cette pente argileuse comme un dossier et tente d'abandonner mon dos à la fraîcheur de la terre. Je suis bien, caché derrière ma toile. Je me fais tout petit. J'espionne le vivant. De temps à autre, un oiseau se pose à côté de moi, s'affole en découvrant ce buisson qui remue et repart vivement on ne sait où. Un loriot d'Europe vient même siffler une ariette sur un arbre, hors de portée de mon objectif, mais bien visible aux jumelles.

CONQUÊTE

Un guêpier pointe enfin son bec affûté. Il se pose sur un arbre dans le verger voisin, annonçant son arrivée de sa beauté glorieuse: il a conquis le lieu. À l'œil nu, on dirait un fanion bariolé aux finitions brillantes. Je l'observe aux jumelles. Il ne chante pas encore. Il s'est posé là comme un éclaireur, semblant jauger la situation de son œil carminé et curieux. Sa petite tête bien ronde sans nez ni bouche pivote par à-coups, analysant l'environnement. Je détaille son plumage: de là où je suis, on dirait un duvet de poils et non des plumes. Cette impression est accentuée par le vent: il souffle dans son dos et soulève ses plumes scapulaires, dessinant une espèce de sac à dos entre ses ailes repliées. La branche se balance d'avant en arrière, mais cela ne semble guère le déranger. Il bascule tel un clown au bout d'un ressort.

Triii: prémices du chant du guêpier d'Europe. Il tente un cri, puis observe ce qu'il se passe. Quelques secondes s'écoulent.

Triii-triii. La branche se balance toujours, mais l'oiseau est bien ancré et rien ne semble pouvoir le déséquilibrer. Il observe les alentours. *Triii*. Encore quelques instants de silence. Pour ma part, je suis figé. Je ne fais pas le moindre mouvement. *Triii*. En ne bougeant pas d'un millimètre tandis qu'il sonde l'espace, je le laisse prendre confiance.

Triii-triii-triii-triii-triii. Ça y est.

Visiblement, le coin lui paraît sûr. Voilà qu'il se met à chanter en continu, petite boule de plumes ravie d'être balancée au bout de sa branche. Mon immobilité paie: quelques secondes plus tard, d'autres guêpiers arrivent en chantant. Certains sont seuls, d'autres en couple. Bientôt, une trentaine d'individus versicolores pommellent les arbres autour de moi. Il y en a partout et leurs chants se confondent pour produire un staccato aigu qui ne cesse jamais, masquant presque les autres bruits de la nature.

Je demeure parfaitement immobile, m'interdisant même de prendre mes jumelles. Seuls mes yeux remuent et voient ce qu'ils peuvent voir dans la limite de ma physiologie, c'est-à-dire des petits points turquoise ça et là, tranchant avec le vert dominant de la végétation. Cela ne fait que quarante-cinq minutes que je suis là. Mes fesses, mes lombaires, mes omoplates et mes cervicales, elles, vivent ces quarante-cinq minutes comme une éternité. Mais je tiens bon.

Les guêpiers vivent leur vie: ils virent, ils voltent, ils virevoltent, ils s'envolent, se posent dans le champ, cachés à mon regard. Ils s'éloignent, disparaissent, réapparaissent, se rapprochent, repartent, reviennent. Il me plaît d'inventer que les guêpiers se savent beaux: clairvoyants quant à leurs attributs coruscants, ces oiseaux éploieraient leurs ailes pour sublimer un lieu choisi par eux.

APPROCHE

Deux heures passent, durant lesquelles mon squelette et mes muscles hurlent leur indignation. La prochaine fois, je ferai plus attention à ma position de départ. Je remue ponctuellement mes membres de la façon la plus discrète possible, au moins pour que le sang circule; je réalise quelques exercices cervicaux à faible amplitude de mouvement; rien de tout cela ne fonctionne vraiment, alors je serre les dents.

À travers les mailles de mon filet, je ne perds rien de ce spectacle de couleurs aériennes. Les flèches turquoise déchirent les cieux de leurs ailes triangulaires rigides. Je remarque la gamme de vitesses dans laquelle les guêpiers peuvent évoluer: quand ils chassent, ce sont des Mirage 2000, capables d'atteindre des vitesses affolantes, effectuant des virages et des ressources extraordinairement serrés, suffisamment agiles pour attraper des insectes en plein vol à grande vitesse. Lorsqu'ils se posent, en revanche, ils tiennent plus du Piper Cub, arrivant à une vitesse quasi nulle sur leur branche, décrochant au dernier moment et s'y posant avec la délicatesse d'une plume tombant sur le sol. Même une hirondelle, qui effectue le même genre de vol acrobatique, ne se pose pas avec tant de douceur. Derrière ma toile, je suis admiratif.

Triii. C'était tout près. Je baisse mes yeux et découvre un guêpier perché très exactement sur la branche que mon objectif vise. Il est arrivé avec discréction tandis que j'étais obnubilé par le vol de ses congénères. Il me tourne le dos. Je pourrais tenter une photo, mais il fuirait et ne reviendrait pas. Alors je le laisse prendre confiance. *Triii.* Je l'observe à travers les mailles de mon filet qui remuent légèrement avec la brise.

Triii-triii. J'ai mal partout, je n'ai plus de sang dans les mollets, j'ai envie de changer de position, mais je tiens bon. C'est possible de perdre un pied s'il n'est plus irrigué? Je considère mes jambes avec méfiance. *Triii.* Si ça se trouve, elles sont déjà nécrosées. *Triii.* Je n'ose pas soulever mon pantalon. *Triii.* C'est sûr, l'amputation est proche. *Triii.*

L'oiseau ne cesse de tester le lieu. Encore quelques instants et il se mettra à chanter. *Triii.* En attendant, je l'admire. Je bois ses couleurs avec délectation. Ses petites plumes colorées gonflent sous l'effet du vent, et il paraît alternativement dodu et élancé.

Triii-triii-triii-triii-triii-triii.

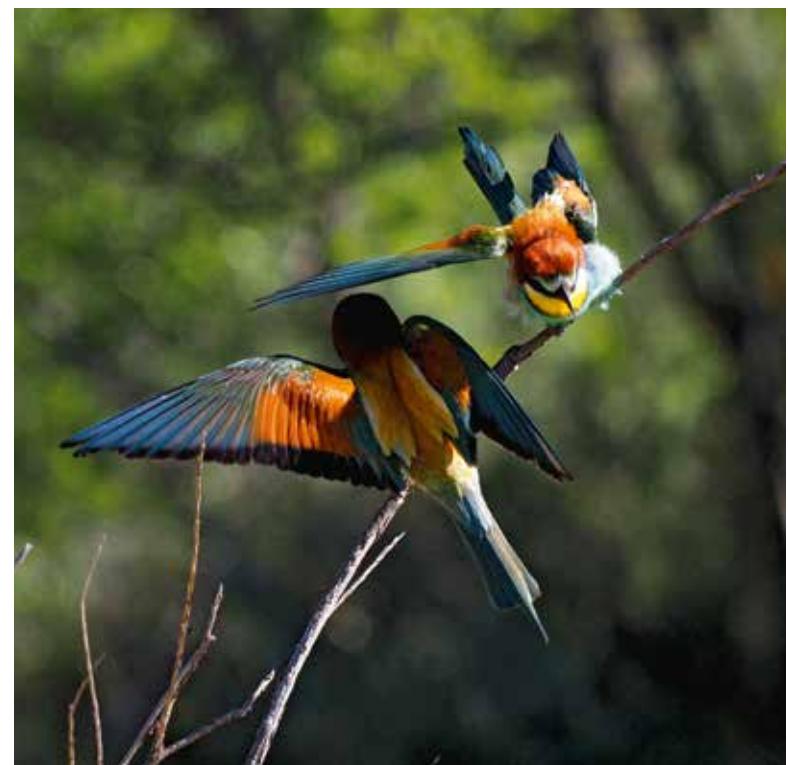
Le voilà qui chante. J'attends encore. Je résiste à la tentation de prendre une photo et mes efforts sont récompensés, car un deuxième guêpier vient se poser tout contre le premier. Ils sont deux à me tourner le dos.

Ma main se met en branle: lentement, très lentement, elle remonte le long d'un des pieds du trépied, millimètre après millimètre, cherchant les zones où la toile se replie sur elle-même et masque au mieux sa progression. Pendant que ma main grimpe, mes yeux, eux, sont verrouillés sur les guêpiers. Ma main gagne du terrain. Bientôt, elle arrive au niveau du boîtier. Sans précipitation, j'ajuste les réglages les uns après les autres. Mon boîtier en mode silence, je fais quelques images de ces oiseaux balancés sur leur petite branche, heureux d'être ensemble, collés l'un à l'autre, les plumes de leurs flancs se confondant. Position typique des guêpiers amoureux: ils forment un cœur avec leurs corps.

L'un des deux se retourne soudain. Il semble me fixer. Je déclenche. Le deuxième se retourne à son tour. Je me sens



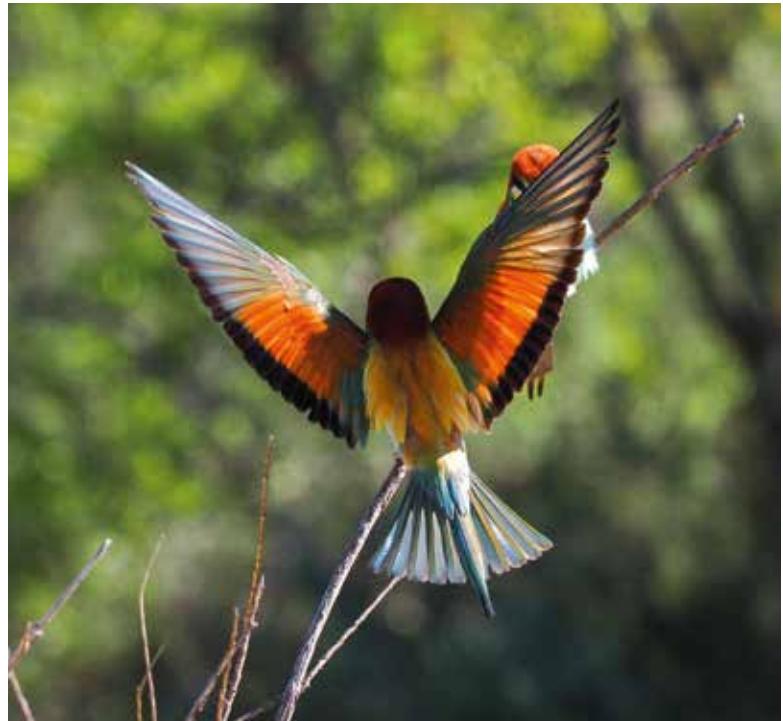
observé et, de face, ils ont un air furieux. Je prends encore une photo. Les inséparables. Ils se mettent à regarder tous les deux vers la droite puis finissent par se tourner complètement pour se mettre face au vent. L'un d'eux prend brusquement son envol. Dans le ciel, son plumage trace une arabesque à la gouache – art toujours éphémère que celui du peintre-guêpier. Il cueille un insecte et, au terme de cette brève excursion aérienne, se repose au même endroit comme une brute, déséquilibrant son compagnon. Je déclenche encore et la photo donne l'impression qu'ils dansent, chacun ayant une aile dépliée.



GOUACHE PALPITANTE

Petit à petit, d'autres s'approchent aussi. Je mitraille dans tous les sens. C'est bientôt un tourbillon de couleurs qui tournoie tout autour de moi. Ils sont partout, certains me frôlent, d'autres chassent des insectes, d'autres encore commencent à creuser des galeries dans la berge argileuse : leurs futurs terriers. Entre les cris continus et assourdissants et le défilé fulgurant et chaotique de ces flèches bariolées, j'en perds presque mes repères, j'en ressens presque un vertige. Un vertige de beauté.

Je suis des leurs : c'est la sensation qu'ils provoquent en moi en dansant tout autour de ma toile. Je consulte ma montre : il m'aura fallu près de trois heures pour assister à ce spectacle. Délicieuse sensation : celle d'être un humain privilégié, seul parmi les bêtes. Le temps n'a plus aucune importance. Je jouis du



moment, alternant entre jumelles et appareil photo. Parfois, j'entends des gravillons crisser : ce sont des promeneurs qui passent, non loin de moi, sur le chemin principal. Ils ne le savent pas, mais à quelques mètres d'eux a lieu un spectacle de couleurs éclatantes.

Les guêpiers prennent soudain leur envol et partent se poser dans un verger voisin. Ils reviendront plus tard, mais c'est pour moi une fenêtre parfaite pour partir sans être vu. Je replie ma toile, range mes accessoires dans mon sac à dos et quitte les lieux tels que je les ai trouvés, comme si je n'étais jamais venu. Je rejoins ma voiture, des couleurs plein les yeux.



MYSTÈRE ET BOULE DE PLUMES

9 h. L'air est froid, mais le vent n'est pas encore levé. Le ciel est bleu. Je profite d'une trouée dans la météo : si les prévisions sont justes, dans deux heures, le vent apportera des nuages. J'ai ce petit créneau pour aller rendre visite à la rivière qui délimite le domaine : au printemps, les berges de ce cours d'eau sont riches de biodiversité fiévreuse que nul ne voit, que nul n'entend à part l'intéressé. Celui qui, attentif à demeurer coi, se glisse parmi les herbes, les arbres, les lianes, à l'écoute, aux aguets. Pour l'instant, les oiseaux sont plutôt silencieux, mais je sais que dans peu de temps les sous-bois et les champs laisseront échapper les cris frénétiques des volatiles libidineux.

UN MARTÈLEMENT BIEN ÉTRANGE

J'ouvre le coffre, je récupère mon matériel. Je m'apprête à le refermer, mais je suis saisi dans mon élan par un bruit énorme déchirant le silence. C'est un staccato à haute fréquence qui résonne dans toute la vallée et fait vibrer mes tympans. La puissance originelle de ce bruit doit être stupéfiante pour inonder ainsi l'ensemble du domaine. On dirait un marteau-piqueur dans un amphithéâtre. Je me dépêche de refermer le coffre et de m'engager sur le chemin qui descend vers la rivière. Mes pieds font crisser les petits cailloux calcaires saupoudrés sur

la terre, mais ce bruit est écrasé sans peine par le marteau-piqueur: toutes les trente secondes environ, il explose dans le lointain et crée une ambiance presque un peu inquiétante. Un promeneur ne connaissant pas la cause de ce bruit ne pourrait que douter de son origine naturelle.

J'arrive à un carrefour. Sur les côtés, une longue avenue de terre compacte relie les lieux les plus peuplés. C'est une autoroute en pleine garrigue. Devant moi, une sente plus discrète s'enfonce dans des champs en jachère. Le genre de piste que personne ne prend jamais, lui préférant les itinéraires balisés et inondés de monde. Je retiens mon souffle... *TRRRRACATACATACATACATAC!* Ouf! Le bruit provient de la rivière, il me conforte donc dans l'idée d'éviter les chemins principaux et de tracer tout droit, les pieds sur l'herbe douce et rase. Je marche silencieusement. Devant moi, tout au bout du chemin bordé d'arbres épars, un immense rempart végétal se dresse. Cette haute masse sombre et profonde borde les berges de la rivière et en limite l'accès: un amas indéfrichable de lianes et de ronces comble les espaces entre des arbres géants. Le bruit provient de ce colossal entrelacement de végétaux, émergeant de cette masse informe et cyclopéenne comme un dieu végétal grondant, mettant en garde le petit marcheur curieux – moi –, tentant de lui faire rebrousser chemin en usant de ses vocalises inquiétantes. *TRRRRACATACATACATAC!* Il faut du courage pour affronter ce monstre qui éructe de plus en plus fort! Je braque mes jumelles vers les cimes de cette entité hurlante. C'est ma seule arme. Alors je la dresse fièrement, téméraire certes, peut-être un peu imprudent aussi. Je provoque ce mastodonte qui vocifère pour me faire rebrousser chemin. Mais je tiens bon! *TRRRRACATACATACATACATAC!* C'est terriblement fort à présent et c'est sur ma gauche. Je longe

la chose végétale. Elle semble vouloir m'écraser aussi simplement que l'on écrase une mouche. Je préviens mentalement cette abstraction: je ne flancherai pas. Je garde mes jumelles levées, scrute les branches, les troncs, les lianes. *TRRRRACATACATACATACATAC!* Le bruit déchire mes tympans, désormais! Le dieu hurlant est proche! Dans quelques secondes, j'en suis sûr, il apparaîtra dans mes jumelles de toute sa splendeur, ce dieu-piqueur qui réveille les habitants de la nature, surpassant tous les autres bruits. *TRRRRACATACATACATACATACATAC!*

Changement de cap. Mise au point. Le voici enfin! Quelle claque! Un énorme colosse de vingt centimètres, perché à trente mètres de hauteur. Un si petit oiseau capable de produire un bruit tellement fort. Je regarde ce pic épeiche perché en diagonale sur son tronc, la tête en arrière comme s'il prenait un peu de recul sur son œuvre sonore. Enfin, il le fait: je vois son bec foncer vers l'écorce du vieux tronc sur lequel il s'est perché. L'image arrive, puis le son: le bec martèle le bois à une vitesse ahurissante et la résonance de l'arbre amplifie à ce point le bruit que ce si petit oiseau peut vous réveiller un domaine entier. Je suis stupéfait. C'est la première fois que je vois en vrai un pic marteler un tronc. On peut dire qu'il a trouvé son arbre. J'imagine qu'ils sont rares à être en mesure de faire à ce point caisse de résonance.

Debout, immobile, je passe de longues minutes à l'observer. Il tape, recule, tape, translate, tape et tape encore. Il semble chercher la meilleure résonance. Derrière moi, j'entends les premiers promeneurs de la matinée passer avec leurs chiens. Les chiens aboient, les promeneurs crient. Aucun ne paraît prêter la moindre attention au spectacle qui a lieu à trente mètres d'altitude. Un simple champ nous sépare, mais eux sont aveugles et sourds. Tant mieux pour moi.



RECTRICES FRÉNÉTIQUES

L'oiseau s'envole. J'en profite pour rejoindre la berge en marchant en équilibre sur un vieux tronc couché qui enjambe un fossé. Je l'entends, un peu plus loin. Il a l'air d'essayer d'autres arbres, car les percussions proviennent de directions différentes au fil des secondes qui s'écoulent. Aucun ne semble le satisfaire et, à l'oreille, on comprend pourquoi : rien ne résonne autant que le grand arbre, là, juste devant moi, à une cinquantaine de mètres à peine.

Je me fige. Un cri de buse vient d'éclater de l'autre côté de la rivière. Je lève les yeux et découvre une paire d'ailes immense qui tranche l'air, filant entre les branches. Le rapace décélère et se pose derrière un tronc, me laissant seulement voir un bout de sa queue. Il crie en continu. Quelques secondes plus tard, une deuxième buse pointe son bec affûté et traverse la canopée avant de se poser près de la première. Je vois alors les deux queues s'agiter furieusement. Les cris redoublent, les plumes s'agitent, les mouvements sont enfiévrés ! Les queues se dressent, hochent, frétilent, les buses crient. La scène comique dure quelques secondes à peine, puis les rapaces s'envolent, criant toujours. Moi, j'en reste médusé. Drôle de spectacle de rectrices affolées cachées derrière un tronc, comme si la nature l'avait placé entre nous ainsi qu'on floute une scène interdite aux mineurs. Voilà que j'ai assisté à une reproduction de queues de rapaces.

Je m'assis au bord de la rivière, les fesses sur l'humus frais. J'entends le pic qui poursuit sa quête de résonance. Sur ma gauche, un bruissement se fait entendre. Plus petit qu'un chevreuil, plus gros qu'un lézard. Je fouille les herbes, sonde



la moindre trouée végétale. Au bout de quelques minutes, une petite forme timide apparaît : la tête d'un ragondin émerge des feuilles.

Il me laisse prendre quelques photos de lui puis s'enfonce à nouveau dans les fourrés, disparaissant avec la discrétion d'un cheval au galop.



PROMESSES D'INCERTITUDE

20 h. Je gare ma voiture contre de gros rochers qui délimitent une carrière en activité. Je sors. Une perdrix rouge s'affole et détale, emportant dans son sillage une nuée de pinsons des arbres qui s'agitaient dans les roseaux. L'air est typique d'un soir de printemps : tiède. Le silence est proche, tout juste fardé d'une mélodie vivante et lointaine, rythmée par les lentes oscillations des arbres alentour. Je marche pour rejoindre le chemin. Sur ma gauche, une trouée immaculée défigure la garrigue. C'est une véritable plaie à vif, saignant du calcaire, hémorragie grandissante. Elle saupoudre les routes, colorie les arbres, étouffe les fleurs, tente de se faire entendre comme elle le peut malgré les coups de boutoir des gros excavateurs et autres tractopelles qui l'attaquent, jour après jour, sans relâche. Mais rien n'y fait.

IMMERSION

Je m'engage sur une piste forestière large de trois ou quatre mètres. La végétation retrouve ses couleurs et son souffle au fur et à mesure que je m'éloigne de l'exploitation. Je me dirige vers l'autre carrière, celle qui n'est plus en activité. Elle abrite le grand-duc d'Europe auquel je rends visite depuis quelque temps. Le chemin est maintenant bordé d'un mélange harmonieux

À deux pas de chez nous, mille créatures colorées et fascinantes dansent en l'absence de l'humain. L'espace de vingt-trois mouvements illustrés par ses propres photos, Sylvain Dutrieux nous plonge dans l'intimité de la biodiversité « ordinaire » : d'innombrables petites âmes pleines de vie, souvent méconnues, parfois oubliées et pour certaines ignorées. Il est temps de leur accorder la considération qu'elles méritent.

Guêpiers d'Europe, renards roux, huppes fasciées, engoulevents d'Europe, grands-ducs d'Europe... De surprises en émerveillement, de frissons en ravissement, l'auteur nous communique l'ivresse de ses rencontres, le bien-être que la faune sauvage procure à qui sait l'observer avec discrétion et le délice de cette solitude tranquille, en contrepoint de ce monde qui s'agit, au loin, et dont on ne perçoit plus que des murmures.

Les mots de Sylvain Dutrieux nous imprègnent, ses images nous enchantent. Ils se répondent et finissent par s'accorder pour évoquer l'harmonie de la nature et nous transporter hors du temps.



23€

